[g. Pelitain]

FRC 27101 E

Case
FRC
23638

11.

NOTICE HISTORIQUE

SUR GESSNER.

THE NEWBERRY
LIBRARY

NOTICE HISTORIQUE

SUR GESSNER.

On a dit et répété cent fois après Duclos, que la vie des hommes de lettres étoit dans leurs ouvrages, comme pour se dispenser d'entrer à leur égard dans des détails biographiques presque toujours ignorés et qu'on suppose peu intéressans. Cette proposition est, comme tant d'autres, susceptible d'être démontrée vraie ou fausse, suivant le sens qu'on attache aux expressions, et suivant le point de vue sous lequel la question s'envisage. Point de doute que les occupations paisibles, solitaires, uniformes de l'homme studieux, offrent rarement au biographe ces passions tumultueuses, ces événemens inattendus, ces catastrophes enfin seules capables d'intéresser le commun des lecteurs. Les productions de l'homme de génie forment tout

l'important, toutes les grandes époques de son histoire; et à cet égard la pensée de Duclos peut être vraie. Mais, d'un autre côté, considérons combien le tempérament, les occupations habituelles, les sociétés, enfin la position d'un homme, et en général sa situation physique, morale, politique, pécuniaire, etc. influent sur tout son être, et nous avouerons qu'on pourroit, au moins avec autant de raison, soutenir comme vraie la proposition inverse : *Les ouvrages de l'homme de lettres sont dans sa vie;* c'est-à-dire, parlant plus clairement, que ces ouvrages, leur genre de mérite particulier, leurs imperfections même et l'esprit général qu'on y voit régner, ont certainement pour première cause les événemens publics ou particuliers, extraordinaires ou communs, importans ou non, dans lesquels l'auteur figura soit comme témoin, soit comme acteur principal. Presque toujours ces ouvrages et ces événemens s'expliquent l'un par l'autre; et si leur rapprochement pré-

sente quelquefois des contradictions frappantes, ce n'est pour le lecteur philosophe qu'une source plus abondante d'observations neuves et intéressantes. Des détails circonstanciés sur la vie privée de tous nos écrivains célèbres seroient donc très-importans, et pour l'étude de l'homme en général, et pour l'intelligence de leurs ouvrages en particulier. Malheureusement, comme nous venons de le dire, ces détails sont presque toujours ignorés, soit parce que ces écrivains eux-mêmes, fidèles à ce précepte d'un ancien : *Cache ta vie*, ne nous ont pas mis à portée d'en connoître les particularités, soit parce que les historiens et les lecteurs ont tous la foiblesse commune de n'attacher de prix qu'aux grands événemens. Qu'il s'agisse de l'histoire d'un seul homme, ou qu'il s'agisse de celle d'un peuple, la manière de voir est la même; on dédaigne de parler de celui qui, paisible et concentré, vit selon le vœu de la nature, et travaille en silence au perfectionnement de sa raison,

à l'affermissement de son bonheur; tandis que les exploits de la nation guerrière et ambitieuse, les agitations de l'homme du monde, tant de mouvemens bruyans et désordonnés, trouvent vingt historiens qui les détaillent, les préconisent, et mille lecteurs qui les admirent et s'en repaissent avidement *.

S'il est un écrivain dont on puisse desirer de connoître dans les plus grands détails la vie domestique, ou, pour mieux dire, la vie studieuse, c'est assurément Gessner. Il fut poëte, il fut peintre, il fut libraire, et de plus encore membre d'un conseil souverain dans sa patrie. Ce seul apperçu présente des rapprochemens rares sans doute, et le mérite reconnu de l'homme dont nous allons parler, ajoute à la curiosité qu'ils inspirent. A cet égard, Gessner a moins qu'un autre à se plaindre

---

* C'est ce qui fait dire à J. J. Rousseau, que *toutes nos histoires commencent où elles devroient finir.* (Emile, *livre 3.*)

de ses contemporains. Il a trouvé un historien exact, à-la-fois critique judicieux et écrivain élégant, dans un de ses compatriotes (M. Hottinguer), qui a publié sa Vie en un volume in-12 (Zurich, 1797). C'est à cet ouvrage intéressant, qui contient d'ailleurs des réflexions et des jugemens assez étendus sur les principaux écrits de Gessner, que nous renvoyons le lecteur. Ce qui va suivre n'en sera qu'un court extrait, dans lequel nous tâcherons cependant de faire entrer tous les traits caractéristiques et les anecdotes les plus piquantes.

Salomon Gessner naquit à Zurich le 1er avril 1730. Sa famille a produit plusieurs savans et écrivains en différens genres, qui ont honoré leur patrie. Quant à Gessner, sa première jeunesse ne donna pas de grandes espérances. Tenu de fréquenter les écoles publiques dans lesquelles l'instruction se bornoit à l'étude des langues grecque et latine, enseignées suivant

l'usage antique, c'est-à-dire, avec cette pédanterie roide et assommante, aussi étrangère au bon sens qu'à la science elle-même, il eut le bon esprit de n'y rien comprendre; et ses instituteurs s'accordèrent, comme de raison, à lui refuser toute disposition à l'étude et la plus mince capacité *.

Cependant, dès cette époque même, il montra des goûts et une tournure d'esprit d'après lesquels tout autre qu'un pédant auroit pu prévoir ce qu'il devoit être un jour. De bonne heure il montra d'abord un penchant décidé pour les arts d'imitation. Toutes ses heures de loisir, toutes celles qu'il pouvoit dérober à ses surveillans, étoient employées à modeler en cire toutes sortes d'images, des grouppes d'hommes

* Quelques lecteurs trouveront ce jugement sur l'ancien enseignement des langues grecque et latine trop cavalier peut-être; car enfin on les apprenoit au moins, et aujourd'hui l'on n'apprend plus du tout le grec qu'il seroit fort bon de savoir : et comment apprend-on le latin ?

et d'animaux, et d'autres figures encore. C'étoit pour cet objet qu'il réservoit chaque sou de ses épargnes.

Ensuite un hasard heureux ayant fait tomber entre ses mains l'histoire de Robinson Crusoé, il se prend de belle passion pour ce livre; il veut écrire aussi dans le même genre, et voilà déjà notre petit artiste devenu auteur. Les menaces, les corrections de toute espèce ne purent le détourner de ce travail bizarre, dont le résultat fut, dit-on, beaucoup de papier barbouillé. Il en brûla d'énormes liasses peu de temps avant sa mort; c'étoit autant de Robinsonnades dont les héros étoient tous, dit-on, de violens fumeurs, et sur la tête desquels l'auteur déchaînoit à plaisir les ouragans et les tempêtes.

Ce n'est pas tout. Si le jeune Gèssner n'étoit qu'un idiot aux yeux de ses maîtres, ses camarades en jugeoient bien autrement, puisqu'il étoit l'ame de toutes leurs fêtes, et le président-né de tous leurs jeux. Une anecdote assez comique, qui se

rapporte à ce temps de sa vie, fera connoître à-la-fois la vivacité de son esprit, l'ascendant qu'il avoit su prendre sur ses camarades, et en même temps cette douceur aimable, cette bonté d'ame qui déjà le mettoient en butte à leurs espiégleries.

Une troupe d'enfans s'étoit réunie un soir chez le petit Gessner. L'idée leur vint tout à coup de s'armer, chacun de son mieux, de fusils, de bâtons, de pistolets, et de faire ainsi, dans les rues du voisinage, une procession militaire. Gessner fut choisi pour en être le chef. Jouissant déjà dans la plus douce confiance de tout l'honneur qu'il alloit se faire à lui-même, il marche fièrement à la tête de sa petite troupe de héros. Ses yeux étoient fort occupés à regarder les fenêtres des maisons devant lesquelles il passoit : ses petits pieds l'étoient encore davantage ; pour prendre le pas d'ordonnance, il les levoit jusqu'à la moitié du corps. On passe par une des principales rues de la ville au moment où plusieurs servantes étoient ras-

semblées autour d'une fontaine. Gessner, qui se félicitoit du nouveau théâtre où sa gloire alloit briller, porte sa poitrine en avant, et recueille toutes ses forces pour se donner l'air vraiment martial. Il remarque avec plaisir sur le visage de ses spectatrices un sourire d'approbation. Mais tout à coup se trouvant plus près d'elles, ce sourire, à sa grande surprise, se change en éclats de rire, et sans qu'il ait encore eu le temps d'en pénétrer la cause, il entend qu'on y répond, à quelque distance derrière lui, par des éclats encore plus bruyans. Il se tourne alors, et voit que sa petite troupe, qu'il croyoit sur ses talons, étoit restée considérablement en arrière. Ces fripons d'enfans avoient observé que leur capitaine, enivré de la dignité de son poste, avoit entièrement oublié ses soldats, et trouvèrent fort gai de se rappeller de cette manière à sa mémoire *.

---

* L'historien de Gessner, que nous ne faisons que copier ici, a rapporté le pendant de cette anecdote

Son incapacité reconnue dans les études scolastiques détermina son père à le placer chez un de ses parens, ministre d'une cure à Berg, petit village des environs de Zurich. Cet homme à-la-fois instruit, doux et facile, prit une méthode tout opposée à celle des premiers instituteurs de Gessner. La beauté de cette campagne, une des plus agréables des environs, la douceur de son nouveau maître, ses liaisons avec son fils, jeune homme d'une grande espérance, opérèrent un changement total dans les dispositions du jeune Gessner, sans que

---

dans la feuille périodique de Berlin (avril 1788), d'après le récit même de Gessner. « Il voulut aller un » jour à une revue de nos milices. Ses jeunes amis, » déjà rassemblés sur la place d'armes, le voient arri- » ver de loin armé de toutes pièces. A l'aspect d'un » si doux et si paisible guerrier, ils ne peuvent s'em- » pêcher de rire aux éclats. Gessner soupçonne d'abord » quelque bévue de sa part; pour la réparer de son » mieux, il porte au plus vîte son fusil de l'épaule » gauche sur l'épaule droite, et n'est pas médiocre- » ment surpris, de ce que la risée n'en devient que » plus vive et plus universelle ».

néanmoins il pût surmonter le dégoût qu'il avoit conçu pour l'étude des langues mortes, dont il ne put acquérir encore qu'une connoissance superficielle. Mais ce fut là qu'il eut l'occasion de lire les ouvrages de Brock, poëte allemand, qui a écrit des pastorales maintenant fort oubliées. Cette lecture fit sur l'esprit du jeune homme la plus vive impression, et ce fut elle sans doute qui, jointe à l'influence du beau séjour qu'il habitoit, décida pour la vie de son talent et de ses goûts. Son cher Brock à la main, il se déroboit à tous les yeux dans un bosquet éloigné qui étoit devenu sa retraite favorite ; et quoique dans la suite son goût épuré lui ait fait sentir tous les défauts de ce Brock qu'on ne lit plus aujourd'hui, cet auteur lui fut toujours cher, et il le relisoit de temps en temps avec plaisir.

A tous ces stimulans se joignoit encore la société journalière d'une jeune personne de son âge, la fille de son hôte. Sa douceur et ses charmes naissans ne tardèrent pas à

faire impression sur le cœur de Gessner. Il n'en falloit pas tant pour faire de lui un poëte; aussi le fut-il bientôt. Un grand nombre d'essais poétiques, fables, contes, chansons anacréontiques, appartiennent à cette époque de sa vie; mais le style de ces écrits et les fautes d'orthographe dont ils fourmillent, décèlent encore une éducation bien négligée.

Après avoir passé deux années dans ce séjour de paix et de bonheur, Gessner fut rappellé dans la maison paternelle. Son père étoit libraire, et avoit un commerce actif et étendu. Il destina son fils à cette profession, et le jeune homme n'y répugna pas, pensant plutôt sans doute aux livres qu'il auroit le plaisir de lire qu'à ceux qu'il pourroit vendre. Quoi qu'il en soit, Gessner à Zurich ne tarda pas à se lier avec les jeunes gens les plus distingués et les plus instruits de la ville. Il avoit alors environ vingt ans, et c'est à cette seconde époque de son talent poétique qu'il faut rapporter un assez grand nombre de poésies du même

genre que les premières. On y trouve un ton plus mâle, un esprit plus mûr; mais les négligences de style et de versification, les fautes d'orthographe sur-tout y sont très-fréquentes. On a peine même à le concevoir. De tous ces morceaux, au surplus, il n'y en a qu'un seul qu'il ait daigné conserver dans le recueil de ses Œuvres.

A la passion enfantine qu'il avoit eue pour modeler en cire, avoit succédé le goût du dessin. Ce ne fut pendant longtemps qu'un penchant pour l'imitation, sans plan, sans choix décidé; enfin une circonstance particulière le détermina à s'y vouer entièrement.

En l'année 1749, son père le plaça à Berlin, dans la maison d'un libraire célèbre, pour s'y préparer à l'état auquel on le destinoit. Son nouveau maître le traitant en garçon de boutique, ne l'employoit qu'à faire des ballots, ranger des paquets; et l'on juge combien ces occupations devoient déplaire au poëte-apprentif. Sa mal-adresse et son inaptitude pour toute occupation

purement mécanique; d'un autre côté, le brillant spectacle d'une grande capitale, sur-tout les visites fréquentes de ses jeunes compatriotes, le portoient sans cesse à de nouvelles distractions. Gessner ne tarde pas à prendre son parti. Il quitte son maître brusquement, loue un appartement dans la ville, et se livre sans inquiétude à son penchant pour les beaux-arts et à son goût pour la société.

L'illusion ne dura pas long-temps. Gessner, sans argent, cherche dans sa tête le moyen de se tirer d'affaire, et quand il croit l'avoir trouvé, il se renferme dans sa chambre. Après quelques semaines de retraite, il va trouver le peintre de la cour, Hempel, dont il avoit recherché et obtenu l'amitié; il le prie de le suivre dans son logis: tous les murs de sa chambre étoient tapissés de paysages qu'il venoit de peindre. Là, il supplie, il conjure Hempel, au nom de l'amitié, de vouloir bien lui dire si, d'après ces essais, il le juge capable d'atteindre un degré de l'art qui, non-

seulement puisse lui assurer de quoi vivre, mais encore de l'estime et de la considération. Il étoit décidément résolu, plutôt que d'acheter les secours de sa famille par une nouvelle soumission à ses premières chaînes, de se dévouer tout entier à la pratique de l'art, et d'entreprendre dans cette vue un voyage en Hollande. Hempel considère long-temps ces tableaux avec une attention muette. Ses regards tendus et les mouvemens de sa tête sembloient exprimer une espèce de surprise, dont Gessner n'attendoit pas l'explication sans la plus vive inquiétude. L'artiste enfin lui demanda sur quels originaux il avoit donc travaillé. Notre jeune homme l'assura que tout étoit de son invention, et lui dit en même temps combien il étoit malheureux de ce que ses tableaux ne vouloient absolument pas sécher. C'est qu'il n'avoit pas broyé ses couleurs avec de l'huile de lin, mais avec de l'huile d'olive. Hempel fit un grand éclat de rire, et lui dit : « Allons, je vois qu'il n'y a pas long-

temps que vous faites le métier. Mais un commençant qui ne sait pas même de pareils détails et compose de tels ouvrages, que ne nous montrera-t-il pas dans une dixaine d'années » ?

Cependant Gessner ne fut point forcé d'employer cette ressource. Réconcilié avec ses parens, il obtint même la permission de prolonger son séjour à Berlin, et d'en profiter à sa fantaisie. Il goûta les plaisirs de la vie et les amusemens du grand monde avec la vivacité d'un jeune homme; mais sans perdre de vue un but plus noble, ni renoncer à ses premiers goûts. Il se lia avec des artistes, des hommes de lettres, entre autres avec le poëte Ramler. Ce fut ce Ramler, connu par la sévérité de ses critiques, que Gessner prit pour juge de ses essais poétiques, et qui, blessé des négligences de versification, des discordances qui lui blessoient l'oreille presque à chaque mot, lui conseilla de refondre ses vers en une prose élégante, harmonieuse. Gessner suivit ce conseil, et,

à en juger par le succès, il eut raison sans doute. Mais comment put-il ainsi secouer impunément une chaîne dont on n'a fait grace à nul autre poëte après lui? Le génie de la langue allemande, que nous ne connoïssons que très-imparfaitement, et d'autres circonstances encore, peuvent sans doute expliquer ce phénomène.

De Berlin, Gessner alla à Hambourg. Il s'y lia intimement avec Hagedorn, alors le patriarche de la poésie allemande; et celui-ci l'introduisit dans les meilleures sociétés. Ces voyages, ces liaisons étroites avec ce que l'Allemagne offroit de plus instruit et de plus aimable, durent alors, autant que l'art et l'étude même, donner à Gessner ce goût plus sûr, plus épuré, cette espèce de poli sans lequel un ouvrage même de génie ne peut s'assurer un succès durable. A cette époque Gessner avoit donc beaucoup acquis. Aussi nous avons cru devoir nous étendre un peu sur ces premiers éyénemens de sa vie, comme étant, par leur influence sur toute

sa durée, les plus importans à connoître en détail.

L'historien que nous suivons pas à pas, observe que quand Gessner revint dans sa patrie, et qu'il y publia ses premiers ouvrages, ce moment étoit précisément le plus favorable, et pour développer son génie, et pour fonder sa réputation. C'étoit l'âge d'or de la poésie allemande. Klopstock, Ramler, Wieland, et d'autres encore, parurent presque à-la-fois en peu d'années, et l'enthousiasme étoit plus vif à Zurich que par-tout ailleurs. Klopstock, qui y séjourna quelque temps, y fit tourner toutes les têtes. Wieland, qui lui succéda, renouvella le délire poétique des Zuriquois, et plus encore des Zuriquoises; et cette disposition générale fit même naître d'étranges ridicules dont Gessner profita sans les partager. Il débuta, en 1753, par le poëme de la Nuit, qui ne fit pas beaucoup de sensation. Le roman de Longus, traduit par Amiot, lui donna ensuite l'idée de son Daphnis, qui parut en 1754.

A juger par l'épître dédicatoire, et plus encore par l'expression vive du sentiment qu'on trouve dans ce poëme, ce fut l'amour qui l'inspira dans la composition de ce petit ouvrage. « Si l'on trouve, dit-il à mademoiselle de ***, l'amour représenté d'après la nature, c'est à vous seule que je le dois! Quand je pensois à Phyllis, je pensois à vous, et j'étois moi-même Daphnis ». Il finit en lui disant, qu'une épître dédicatoire vaut au moins cent baisers.

L'historien de Gessner ne nous donne aucun détail sur la liaison mystérieuse que suppose une pareille dédicace; il n'en fait même aucune mention. Quoi qu'il en soit, Daphnis n'eut pas un grand succès en Allemagne. A Zurich, il fut goûté des femmes, et valut à Gessner la réputation de bel-esprit. Enfin, en 1756, parut un premier recueil d'Idylles qui fixa l'opinion publique sur son compte. La Mort d'Abel suivit de près. Cet ouvrage, qui trouva des juges sévères en Allemagne, obtint en France le plus brillant succès,

et ce succès, en y faisant connoître le nom de l'auteur, et assurant sa célébrité, contribua plus que toute autre chose à diriger l'attention des lecteurs français sur les autres poëtes allemands qu'ils connoissoient à peine de nom. On observe même, comme une singularité des plus remarquables, que Gessner, à la différence des autres poëtes qui n'acquièrent de la célébrité chez les étrangers qu'après avoir excité long-temps l'attention de leur patrie; Gessner, dis-je, sous plusieurs rapports méconnu de ses concitoyens, vit l'éclat de sa gloire se répandre de la capitale de la France dans son propre pays et dans toute l'Europe. Pour nous, nous faisions alors si peu de cas des poëtes allemands, que M. Huber, qui, le premier, nous fit connoître Gessner, en traduisant la Mort d'Abel, eut beaucoup de peine à décider l'imprimeur Hardy à s'en charger. On ne se promettoit rien de bon d'un poëme venu de la Suisse. L'ouvrage, quand il fut imprimé, fourmilloit de fautes, et

Hardy comptoit si peu sur le débit de son édition, qu'il se refusa même à la petite dépense d'un *errata* que le traducteur demandoit avec instance. Cette même édition, si fautive, fut épuisée en moins de quinze jours.

Ce fut en 1762 que Gessner donna la première édition de ses Œuvres en quatre volumes, dont le dernier contenoit des morceaux absolument neufs; savoir, quelques Idylles, le Premier Navigateur, le drame d'Éraste et celui d'Evandre. Puis il laissa passer un assez grand nombre d'années sans songer à se rappeller au public. Ce ne fut qu'en 1772 que parut le second recueil de ses Idylles avec sa Lettre sur le Paysage. Le sort de ces nouvelles Idylles fut encore plus heureux que celui des premières, et c'est depuis cette époque que Gessner jouit en France de la réputation d'un auteur classique.

Suivons-le maintenant dans une autre carrière; considérons-le comme artiste. Dans l'intervalle de dix à douze ans qui

s'écoula entre le Premier Navigateur et ses dernières Idylles, son goût pour le dessin et la gravure repris et quittés tour-à-tour, étoit devenu une véritable passion qui le maîtrisoit entièrement; et voici ce qui en fut l'occasion.

Il avoit acquis sa trentième année sans grand souci de l'avenir, se faisant du dessin et de la gravure à l'eau-forte un simple amusement. Il fit à cette époque la connoissance d'un homme (M. Heidegguer), qui, amateur et connoisseur comme lui, possédoit de plus une collection précieuse de tableaux, gravures et dessins. Gessner, que ces objets attiroient fréquemment dans le cabinet de M. Heidegguer, ne tarda pas à gagner son amitié, ensuite celle de son fils. Sa fille enfin, jeune, aimable et belle, acquit bientôt sur son cœur un autre empire. Mademoiselle Heidegguer n'étoit pas riche; Gessner fut long-temps à vaincre la résistance de ses parens; enfin la médiation d'amis zélés vainquit les difficultés, et il épousa sa maîtresse.

L'illusion de l'amour ne fit pas taire la voix de la prudence. Il vouloit, sans être à charge à ses parens, se procurer une existence honnête : après s'être consulté avec son épouse, il crut pouvoir recourir aux arts dont il n'avoit fait jusqu'alors qu'un amusement, et dont il se fit depuis une occupation sérieuse. On a vu plus haut de quelle application il étoit capable dans ce genre d'études ; lui-même, dans sa Lettre sur le Paysage, a rendu compte de ses premiers travaux, de ses erreurs, et de la méthode qu'il a suivie. Il suffira de dire ici que l'amour de l'art occupoit son ame toute entière, et d'en rapporter quelques traits aussi aimables que touchans. Ses amis le voyoient souvent aux promenades arrêter son attention sur des objets qu'eux remarquoient à peine. Souvent il cueilloit la plante qu'il croyoit pouvoir placer heureusement. Souvent il remportoit avec lui la pierre dont les fragmens lui représentoient, sur une plus petite échelle, quelques beaux morceaux de rocher. Dans une

maladie dangereuse, le peu de lumière qu'on laissoit pénétrer dans sa chambre favorisant les illusions du clair-obscur, il faisoit servir les plis de ses draps à ses études; les arrangeant tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, il disoit à son épouse, assise près de lui : « Regarde les belles masses de rochers que voilà »!

On juge qu'avec de pareilles dispositions et une persévérance dont il est difficile de se faire une idée, les progrès durent être d'une rapidité surprenante, et ils le furent aussi. Cependant il avoit de sombres instans où son courage l'abandonnoit entièrement. Dans ces momens il tomboit dans l'abattement le plus profond; tout ce que pouvoient lui dire son épouse et ses amis devenoit inutile. Il avoit beau voir qu'on lui payoit chèrement ses tableaux, qu'on les lui enlevoit, pour ainsi dire, aussi-tôt qu'ils étoient achevés, le sublime idéal, toujours présent à sa pensée, lui montroit un terme qu'il désespéroit de jamais atteindre. Il falloit dans ce

cas l'abandonner à lui-même, le laisser exhaler son chagrin en silence. Puis bientôt reprenant confiance dans ses forces, son courage se relevoit, et il retrouvoit son talent. C'est ainsi qu'après un long intervalle de découragement, prenant un matin le thé avec sa femme, ses regards se fixèrent par hasard sur un de ses tableaux dans lequel un grouppe de satyres et de jeunes bergers danse à l'entrée d'une grotte ombragée de vignes; son œil parut enfin s'éclaircir, et le retour soudain de sa bonne humeur s'annonça par cette vive apostrophe : « Eh! vois donc ces folâtres enfans; ils dansent toujours ».

Mais ce n'est pas tout encore. Nous avons dit que Gessner fut libraire de profession; et cette circonstance est faite aussi pour piquer la curiosité du lecteur. Le contraste que présente la qualité de libraire avec celle de peintre et de poëte, disparoîtra bientôt, quand on saura que Gessner ne fut jamais réellement libraire que de nom. C'étoit, comme nous l'avons dit, la pro-

fession de son père, et, en quelque sorte, de sa famille. De cinq maisons d'imprimerie et librairie qui étoient à Zurich, deux étoient occupées par des Gessner, l'une sous le nom des frères Gessner, l'autre sous le nom d'Orell, Gessner et compagnie. C'est dans cette dernière qu'étoit notre auteur, qui d'ailleurs ne se rendoit personnellement utile à ses associés qu'en les secondant par ses avis, et quelquefois ornant de fleurons les frontispices des livres curieux qui sortoient de son imprimerie. Ses associés étoient d'autant plus disposés à lui sauver l'ennui des détails, que sa respectable épouse y donnoit elle-même ses soins, et long-temps même en soutint seule le pénible fardeau.

Une aisance honnête fut le prix de leurs travaux et d'une conduite si sage. Gessner fut tant qu'il vécut le centre autour duquel se rassembloit tout ce que Zurich possédoit et possède encore d'hommes d'esprit, de connoisseurs, d'amis de la raison et de la vertu. Il y avoit deux soirées dans la

semaine où sa maison étoit le rendez-vous des magistrats, des savans, des artistes. Après les premières années de son mariage, il passoit l'été dans une maison de campagne qu'il avoit louée au bord de la Limmat, au-dessus de la ville et dans une situation ravissante. Dans les derniers temps, il occupoit une demeure simple et commode au milieu de la forêt, le Shilwald, dont il étoit inspecteur. C'est là que ses vrais amis l'alloient chercher et partageoient son bonheur.

Telle fut la vie de ce poëte des graces, de ce peintre de la nature, de ce citoyen philosophe et paisible, qui, content de sa destinée, ne la desira jamais plus brillante. Lors de la vive sensation que ses ouvrages excitèrent en France, la duchesse de Choiseul lui fit proposer de venir à Paris, où il eût été facile de le fixer par quelque emploi honorable. Gessner répondit qu'il étoit attaché à sa patrie, à son commerce, et que sa reconnoissance pour la duchesse seroit la même, si les bienfaits qu'elle daignoit lui

offrir se répandoient sur son traducteur.

Tout ce que nous venons de dire de Gessner suffit pour faire juger de son caractère, et y distinguer deux traits principaux, la douceur avec la simplicité, ou, pour mieux dire, la bonhomie. Cette dernière qualité suppose la modestie ; aussi Gessner en fut-il un modèle. Il ne parloit guère de ses écrits, ou plutôt il n'en parloit point, même lorsque l'occasion s'en présentoit, sans qu'il l'eût cherchée. M. Hottinguer qui étoit intimement lié avec sa famille, et qui le voyoit très-souvent, déclare formellement qu'il ne se rappelle pas l'en avoir entendu parler même une seule fois ; enfin l'on rapporte qu'une personne de distinction avoit autrefois fait un voyage avec lui sans se douter qu'elle étoit avec un des hommes qui faisoit le plus d'honneur à l'Allemagne.

Au surplus, cette réserve extraordinaire pouvoit avoir aussi pour cause sa timidité naturelle, une espèce de défiance dans la rectitude de ses lumières, et sur-tout une

certaine lenteur de conception qui ne lui permettoit pas de classer rapidement ses idées et de les développer sans peine. Il ne fut pas plutôt parvenu à l'âge requis par la loi, qu'il fut élu membre du petit conseil; et, certes, on a eu grand tort de regarder comme une marque d'indifférence pour la patrie le silence qu'il gardoit le plus souvent dans les délibérations. Cette ame pure, expansive et tendre, étoit aussi celle d'un citoyen zélé, d'un ardent ami de l'humanité, prêt à s'enflammer au besoin pour des intérêts si grands et si chers. Nous nous croirions coupables, et notre travail bien imparfait, si nous négligions de présenter Gessner sous ce nouveau point de vue. Un seul trait va mettre le lecteur à portée de l'apprécier à cet égard; nous ne pouvons trop nous étonner que son historien l'ait passé sous silence.

Vers 1763, une société s'établit au petit lieu de Schinznach, dans le canton de Berne. Le but de cette institution n'étoit pas, comme en Italie et même en France

à cette époque, de faire assaut d'esprit, en multipliant le nombre des pièces de vers et des bagatelles littéraires. Ce but étoit de présenter aux Treize Cantons une histoire politique et morale de leur pays depuis la confédération qui a brisé leurs fers. Pour répondre à cette idée patriotique, il falloit des hommes qui fussent à-la-fois gens de lettres et citoyens. Gessner fut un des premiers qu'on jugea digne d'y concourir. Une circonstance bien triste pour les nouveaux académiciens accompagna la fondation de cette société respectable. M. de Balthazar, membre du conseil de Lucerne, qui en avoit donné l'idée, et qui en conséquence en avoit été nommé président, reçut un soir la nouvelle de cet honneur, et mourut le lendemain. Mais dans ce court espace de temps, ce citoyen zélé fait un petit mémoire qu'il intitule *les derniers vœux d'un Patriote helvétique*. Ce mémoire est lu dans la première assemblée comme on lit dans une famille le testament d'un père adoré; et Gessner y fait

une réponse digne de lui. Il annonce que les vœux du *patriote* seront remplis par les avantages qui résulteront du nouvel établissement. « Les confédérés, ajoute-t-il, ne seront plus étrangers les uns aux autres. La défiance et les préjugés tomberont; rien ne pourra désormais nous faire oublier que nous participons tous à un bonheur dont la durée dépend de l'amitié commune. Plus ce sentiment aura de force et d'étendue, plus il perfectionnera notre bien-être général et particulier. On s'assistera dans l'infortune, comme des frères vertueux assistent leur frère infortuné : tout ce qu'il y a d'utile et de beau dans la société des hommes se répandra, comme un jour d'été fertile en bénédictions, sur nos vallons et sur nos montagnes ». Qui ne reconnoît là Gessner*?

*Nous tirons ce trait intéressant, et quelques autres encore rapportés ci-dessus, d'une notice historique en forme de lettre qui se trouve en tête d'un recueil intitulé : *Œuvres choisies de Gessner, traduites en vers français par nos meilleurs poëtes*, etc. (Paris, 1774.)

Gessner n'avoit aucune prétention au savoir. Ses connoissances les plus solides et les plus profondes étoient relatives à l'art de la peinture et de la poésie ; il avoit lu quelques poëtes latins en original, les autres dans la traduction française. Quant aux poëtes grecs, il les lisoit plus volontiers dans la traduction latine, et Homère dans la traduction allemande de Damm. La simplicité enfantine de l'honnête Damm lui retraçoit mieux, disoit-il, la simplicité mâle de l'Homère grec que les imitations précieuses des traducteurs plus modernes. Mais un livre dont il ne pouvoit se rassasier, et qu'il relisoit une fois tous les ans, c'est Don-Quichotte.

Ajoutons un dernier trait à cette esquisse, et ce ne sera pas le moins saillant. Cette

---

M. Hottinguer parle de cette biographie dans une note de son ouvrage, et y relève avec humeur quelques inexactitudes peu importantes. Il n'eût pas manqué de taxer de fausseté le fait relatif à la société de Schinznach, si ce fait eût été seulement hasardé. Son silence, à cet égard, est donc une preuve que le fait est exact.

bonté d'ame, cette simplicité charmante, cette modestie si craintive, s'allioient dans le même homme à une gaîté naturelle et vive, qui le tenoit presque toujours disposé à rire, à faire même ce qu'on appelle des pasquinades, des folies. Dans une de ses lettres, il se peint lui-même comme un ami de cette gaîté franche qui s'accorde si bien avec la vertu. En un mot, Gessner étoit, quand il le vouloit, le bouffon le plus plaisant, le plus original qu'on puisse voir. Pendant son séjour à Berlin, il avoit contracté une liaison étroite avec Dancourt, l'arlequin du théâtre français de cette ville. Ils se virent bientôt journellement sans pouvoir, dit l'historien de notre auteur, *se rassasier de rire*. Une dernière anecdote sur ces joyeux amis va les peindre tous deux à-la-fois.

Quand Gessner quitta Berlin et qu'il fallut se séparer, leurs pleurs coulèrent en abondance, bien persuadés que de leur vie ils ne riroient plus ensemble. Le hasard les servit mieux qu'ils n'osoient l'espérer.

En passant à Strasbourg, Gessner alla au spectacle. Lorsqu'Arlequin parut sur la scène avec son masque, les premiers sons de sa voix le frappèrent, il crut entendre Dancourt. Il pensa d'abord que ce n'étoit qu'une illusion. Sa surprise augmentoit cependant à chaque parole, et le fit avancer insensiblement quelques pas hors de la coulisse, derrière laquelle il étoit venu se placer pour observer de plus près. A peine Dancourt l'eut-il apperçu, qu'oubliant son rôle, il courut se jetter à son cou, et l'étouffa presque dans ses embrassemens. « Ah! vous voilà donc, mon cher Gessner; comment va » ? Gessner, à qui cette embrassade dut paroître un peu déplacée, jugea pourtant à propos de se prêter à la circonstance. Les spectateurs en rirent beaucoup.

Croira-t-on enfin que cet homme qui nous a peint la belle nature dans ses plus légers détails, les charmes de l'innocence et de la vertu dans leurs nuances les plus délicates, étoit doué du tact le plus fin

pour saisir tous les genres de ridicule, du talent le plus rare pour les imiter et en offrir ce qu'on appelle la charge? Ses écrits offrent peu de traces de ce *vis comica*, et ne peuvent guère donner l'idée d'un talent si extraordinaire dans un homme de cette trempe, talent d'ailleurs très-réel, et dont tous les amis de Gessner s'accordent à raconter des merveilles. Cependant, même en ce genre, il n'improvisoit guère; il s'éloignoit toujours quelques momens du cercle pour composer son rôle; mais lorsqu'il reparoissoit, un trait n'attendoit pas l'autre; et comme il y joignoit une décomposition de visage, une action mimique adaptée à ses discours de la manière la plus étonnante, personne n'y pouvoit tenir. On pâmoit, on étouffoit, on se rouloit par terre, et il avoit long-temps cessé de parler que ses auditeurs ne pouvoient revenir encore de la folle gaîté dont il les avoit enivrés.

Eh bien! dans ces folies même, c'étoit encore Gessner. Ce n'est guère que dans

sa première jeunesse qu'il exerça fréquemment ce talent si rare, et ce fut toujours dans un cercle resserré d'amis choisis. Plus avancé en âge, il falloit le presser, l'exciter, et souvent le tourmenter au point qu'il se trouvoit dans l'exacte situation du Médecin malgré lui. D'un autre côté, cet homme, pour qui le plus léger travers, la nuance de ridicule la plus fugitive ressortoit sur le champ, ne se permit jamais, dans ses actions, ni dans ses propos, de faire à qui que ce soit, non pas une offense, mais même la moindre peine, la plus légère malice. Jamais aucun trait de satire n'a souillé sa plume ; les torts de la foiblesse n'étoient rien à ses yeux ; c'étoit toujours dans le sens le plus favorable qu'il interprétoit les discours, et il montroit pour les étrangers, pour les personnes qu'il connoissoit peu, la complaisance la plus prévenante, les égards les plus délicats.

Une attaque d'apoplexie termina trop tôt, mais doucement, son heureuse car-

rière, le 2 mars 1787. Une épouse, trois enfans, une sœur chérie et digne de l'être, ses amis, ses concitoyens, tous eurent à pleurer sa perte. Quelques-uns même de ces derniers érigèrent à sa mémoire un monument qui orne encore, au confluent de deux petites rivières, la plus belle et la plus fréquentée des promenades de Zurich.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . FIN.

. . . . . .

. . . . . .

Je déclare que mon intention formelle est de conserver la propriété des gravures qui décorent cette édition, et dont les dessins restent entre mes mains. J'ai rempli les conditions prescrites par la loi du 17 juillet 1793; et sous la sauve-garde de cette loi, je m'oppose à ce que qui que ce soit copie tout ou partie de ces gravures, soit du même format, soit en plus grande ou en plus petite forme.

Paris, le 24 Brumaire an VII.

ANT. AUG. RENOUARD.

TABLE.

ÉVANDRE et Alcimne, pastorale. . . page 3
Eraste. 95
La Jambe de bois, conte. 155
Le Bain. 164
La Femme. 168
L'Homme. . . . . ibid.
Dialogue. 169
Les Pigeons. 171
Le Soupçon. . . . . ibid.
Avertissement de Gessner. 175
Entretien d'un père avec ses enfans, ou du danger de se mettre au-dessus des loix. 179
Les deux Amis de Bourbonne. 228
Notice historique sur Gessner. 259

FIN DE LA TABLE.